

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Pierre Samson : de l'écrivain comme monstre

Francine Bordeleau

Number 104, Winter 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38011ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bordeleau, F. (2001). Pierre Samson : de l'écrivain comme monstre. *Lettres québécoises*, (104), 10-12.

Pierre Samson : de l'écrivain comme monstre

Par la grâce d'une trilogie brésilienne éblouissante publiée entre 1996 et 1999, Pierre Samson est devenu l'une des étoiles montantes de la littérature québécoise. Cet écrivain-là, apparemment, n'aime rien tant que plonger en zone extrême, en disant le désir qui rend fous le corps et l'âme.

ENTREVUE
Francine Bordeleau

L'ÉCRIVAIN EST QUELQUE PEU MONSTRUEUX. Il est un mélange de Docteur Jekyll et de Mister Hyde », lance d'emblée Pierre Samson. Cette idée, chère à l'auteur du *Messie de Belém*, on la retrouve au cœur d'*Alibi*, un bref essai à saveur autobiographique et pamphlétaire qu'il a publié au début de 2001, et dans lequel il n'hésite pas à se coller avec la gent littéraire, voire avec le lectorat en général. « L'écrivain est un salaud. Je suis un écrivain. [...] Écrire est un acte de colère. Sinon, c'est du petit point », y fait-il valoir à l'envi.

Dans *Alibi*, un texte que lui a demandé Aline Apostolska pour la collection « Ici l'ailleurs » qu'elle dirige chez Leméac, Samson semble se soumettre, de prime abord, à cet « exhibitionnisme autobiographique » qui pourtant lui « pue au nez ». L'écrivain y parle de ses origines modestes, de sa sœur schizophrène, de son homosexualité, de la littérature... Mais qu'on ne s'y méprenne pas : *Alibi*, rédigé sur le mode du

réquisitoire, ne s'appuie sur des considérations biographiques que pour mieux situer une position d'écrivain. Position d'écrivain au parcours atypique par surcroît, car contrairement à plusieurs de ses collègues auteurs, Samson n'est pas issu de l'institution. Ni professeur, ni abonné aux ateliers de création littéraire, l'homme né en 1958 a entre autres été employé de banque, chauffeur, barman, puis scripteur pour l'émission *Ad Lib*, animée par Jean-Pierre Coallier. « Ce que j'y ai entendu sur le niveau des téléspectateurs m'a amené à faire une sérieuse remise en ques-

tion », dit-il.

Histoire de peaufiner en paix *Le Messie de Belém*, il s'exile à Toronto pendant six mois, travaille notamment pour l'Office national du film, et revient de son séjour torontois « plutôt dégoûté du traitement réservé aux francophones ». Bref, Samson ne prise guère son expérience au Canada anglais

et ne prisera pas davantage les réactions de certains directeurs littéraires à l'égard de son premier manuscrit. Il raconte ainsi qu'un de nos plus réputés éditeurs voulait bien publier *Le Messie*, mais à condition que disparaisse le personnage principal et que soit complètement remaniée la structure du roman ! « On me demandait en fait un tout autre texte, qui ne présentait plus rien de commun avec mon propos », se rappelle l'écrivain. Aux Herbes rouges revient le mérite d'avoir décelé l'originalité, l'audace profondes de cette nouvelle voix.

Dire l'ici par l'ailleurs

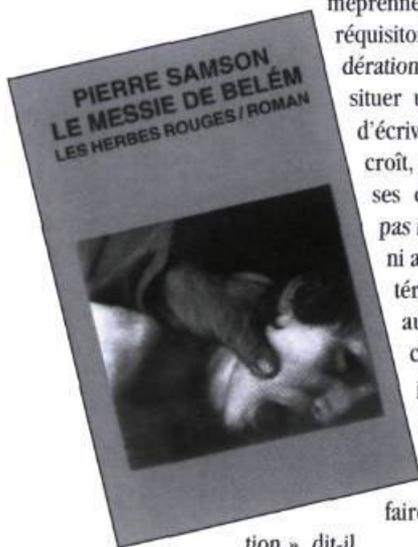
Pierre Samson ne s'en cache pas : le Brésil mis en scène dans sa trilogie est largement inventé. Presque imaginaire.

Je suis allé au Brésil seulement après avoir écrit Le Messie, et jusqu'à un certain point dans le but de vérifier si je m'étais trompé. J'ai ainsi pu constater que le vrai Belém, par exemple, était une ville où prolifèrent les gratte-ciel, et ne ressemblait pas du tout à ce que j'avais écrit.

Pourquoi a-t-il choisi le Brésil pour planter le décor de ses livres ? Samson s'est amplement inspiré des souvenirs de son compagnon, Brésilien d'origine, et dont le nom – Jadson Caldeira – est aussi celui du jeune homme qui sera métamorphosé, dans le livre inaugural de la trilogie, en nouveau messie. Clin d'œil à la personne aimée, donc, qui trouve cependant une pertinence dans l'économie même du texte puisque Samson, revisitant ici l'histoire de Jésus-Christ, parodiant le Nouveau Testament et reprenant le modèle de la Bible à l'occasion, voulait doter son personnage des initiales J. et C.

Mon idée du Brésil vient assurément de celle de mon ami. En même temps, un roman comme Le Messie est surtout une illustration de fantasmes. Je ne crois pas que la véracité soit nécessaire, de toute façon, puisque j'écris des fictions, pas des guides touristiques !

Dès le début du roman, Jadson Caldeira meurt sous la torture. Ses compatriotes en ont fait un mythe à caractère messianique, et un historien, chargé par le gouvernement de faire enquête, cherche à reconstituer la trajectoire de ce héros malgré lui à partir des témoignages de ceux qui ont croisé sa route : sa mère Mercedes, son amant philosophe, son tortion-



naire, etc. Filière brésilienne oblige, Jadson s'avère en outre le petit-fils illégitime d'un ex-nazi...

« Le Brésil du *Messie* ressemble beaucoup au Québec d'il y a une quarantaine d'années », souligne Pierre Samson. De fait, qu'il s'agisse du *Messie de Belém*, de *Un garçon de compagnie* ou de *Il était une fois une ville*, le Brésil constitue en quelque sorte un territoire vierge qu'utilise l'écrivain pour mieux critiquer certains traits de la société québécoise. Ainsi, tout en évoquant l'ignorance et l'obscurantisme qui sévissaient encore au Québec dans les années 60, *Le Messie* fustige « notre besoin, totalement illusoire, de fabriquer des héros herculéens ». *Un garçon de compagnie*, dont la structure se veut une manière de clin d'œil à Tennessee Williams — à l'époque, Samson ignorait que l'auteur de *A Streetcar Named Desire* et de *The Glass Menagerie* avait eu une sœur schizophrène —, constitue « une dénonciation de notre acceptation de l'autorité, de notre soumission aux règles du catholicisme et du capitalisme ». Quant à *Il était une fois une ville*, dont la savante déconstruction s'inspire d'Italo Calvino, il vilipende notre collective et historique propension à « l'amnésie volontaire ».

Si la comparaison avec Sergio Kokis, écrivain d'origine brésilienne, est inévitable, elle n'agace nullement Samson, ce dernier estimant que leurs deux œuvres ne sont pas concurrentes. Parallèles tout au plus. Samson précise du reste n'avoir jamais cherché à dépeindre la réalité brésilienne — « La seule chose que je puisse faire, c'est me l'approprier », dit-il —, et pour lui, parler du Brésil constitue une façon de produire une métaphore sur le Québec. Du reste, aux yeux de l'écrivain, les deux pays présentent des similitudes évidentes. Le Brésil, lira-t-on ainsi dans *Alibi*, est « une ancienne colonie européenne, pétrie de complexes d'infériorité, indifférente à son histoire et admirative devant la brutalité capitaliste américaine ». Samson pose sur le Québec un jugement similaire...

La passion dangereuse

Si elle constitue, de biais, un regard sur le Québec, la trilogie brésilienne de Pierre Samson apparaît d'abord et avant tout comme « l'illustration des travers de la passion », dit son auteur. « La passion est un combustible, poursuit-il. Ce qui m'intéresse, oui, c'est la passion, dans ce qu'elle a de destructeur, et qui est presque le contraire de l'amour. »

Revenons un instant à *Alibi* : le siège de la petite-moyenne-bourgeoisie intellectuelle et cultivée, canoniquement appelé « Outremont-ma-chère », est rebaptisée par Samson « Outremont-sur-Seine ». Microcosme aseptisé, protégé... Tout le contraire du monde selon Samson. Ou, du moins, du monde qu'il se plaît à mettre en scène. Du Brésil, on a fait, à tort ou à raison, un pays synonyme d'incandescence. Or, la trilogie de Samson — ou son cycle — est incandescente. Et *Il était une fois une ville*, le troisième roman, atteint sans doute, à cet égard, un paroxysme, et constitue une manière de *climax*. Dans ce livre, un homme nommé Roberto de Nascimento, aujourd'hui journaliste à São Paulo, revient en service commandé à Ouro Preto, la petite ville où il a étudié voilà un quart de siècle. D'entrée de jeu, il annonce ce qu'on trouvera ici : « Aucune pitié. Aucun remords. Que de l'amour et de la haine. Purs et puants. »

En cette ville de toutes les voluptés, donc de tous les dangers, les personnages parcourront un chemin de croix composé de quatorze stations. Un chemin de croix balisé par le désir, celui-ci promettant jouissance et damnation mêlées, un chemin de croix dont le désir, par quoi l'on perd et

trouve tout à la fois son identité, constitue le motif principal. Les hommes et les femmes lancés dans un Ouro Preto transformé en théâtre du désir, donc — un désir dont Samson se fait fort d'explorer toutes les voix et avenues —, n'en sortiront pas indemnes.

L'expression de la sexualité, qui se rapporte au narcissisme, n'est pas nécessairement l'expression de l'amour. Elle n'est pas, non plus, nécessairement gentille.

commente Pierre Samson.

À l'évidence M. Samson, qui semble dans la vie d'une civilité et d'une courtoisie exemplaires, exècre le mot *gentil* dès qu'il revêt ses oripeaux d'écrivain. « Le roman n'a pas à être *gentil*, insiste-t-il encore et encore, le romancier n'a pas à chercher à plaire. » Son écriture se présente ainsi comme une expérience des limites (pour paraphraser un titre de Georges Bataille), comme une entreprise de déstabilisation qui serait en somme issue du cerveau d'un Docteur Jekyll : si l'on veut être divertit et rassuré, prière d'aller ailleurs. Dans sa volonté d'explorer les zones extrêmes, Pierre Samson a par exemple élaboré une réflexion sur la torture, une pratique millénaire et universelle — mais peut-être un thème tabou en littérature — à laquelle peu d'écrivains québécois se sont intéressés. « La torture est érotique pour le tortionnaire, car elle implique la prise de possession d'un corps. Là se trouve tout un nœud sexuel, que le tortionnaire ne parvient peut-être pas à dénouer », avance l'écrivain.

À un personnage du *Messie de Belém* sera donc dévolu le rôle du bourreau. Et Samson le romancier lui donnera la parole, lui conférera ainsi la position de *sujet* sans en faire un monstre et montrera, en lui accordant voix, que la torture est, oui, un rapport éminemment érotique en cela qu'elle induit un corps à corps. Qu'elle suppose une relation entre deux sujets. Pour l'élimination pure et simple de l'autre, pour le génocide, il existe des moyens tout aussi simples : la mitraillette, les bombes, les armes chimiques... La torture relève d'une plus grande complexité. « Le tortionnaire est dépendant de sa soif de domination. Il est engagé dans un sentiment de puissance qui rejoint probablement celui de la passion », dit Pierre Samson.

La force de la fiction

L'écrivain estime maintenant en avoir fini avec le Brésil. Depuis quelque temps, il s'est attelé à une saga montréalaise dont il a cependant jeté la première version à la poubelle. « J'avais construit ce roman de façon linéaire. Mais je dois me rendre à l'évidence : je suis fait pour les formes éclatées. »

L'après-Brazil se traduira donc, si Pierre Samson conduit son projet à terme, par « une vaste saga complètement éclatée sur Montréal, avec une multitude de voyages dans le temps ». Et, de préciser le romancier, la thématique homosexuelle n'y sera guère abordée.

Samson insiste, car à un moment où d'aucuns proposent une littérature gay — avec, par exemple, la collection « L'heure de la sortie » que dirige





Pierre Salducci aux Éditions internationales Alain Stanké —, lui refuse les étiquettes, celles-ci ayant pour effet de ghettoïser les écrivains.

Prenez les titres de quelqu'un comme Nicole Brossard, généralement classés dans les librairies au rayon « littérature féministe » : quels sont les hommes qui s'y risqueront ? La catégorisation de la littérature, sous les bannières féministe, gay, latino, etc., est foncièrement réductrice. Ce faisant, on définit des créneaux et évacue la complexité des œuvres. C'est un réflexe de marchands de saucisses et, au bout du

compte, ce n'est pas très intéressant.

Pierre Samson s'insurge contre les étiquettes, tout comme il s'insurge contre l'autobiographie qui, ces dernières années, « a contaminé le roman ».

L'écriture constitue un exercice foncièrement égocentrique. Il n'empêche qu'être romancier, c'est aller ailleurs, sortir de soi. Pour qu'il y ait littérature, il faut autre chose que l'expression de son soi. D'où mon malaise devant le roman autobiographique,

dit l'écrivain.

Pour lui, en fait, notre époque impose « une surévaluation du vécu » qui se répercute sur la littérature. Mais le roman, qui est acte de création, devrait rester le territoire privilégié de la fiction.

Samson considère également le roman comme « un acte d'autorité absolue puisque l'on crée des personnages et qu'on leur fait faire ce qu'on veut ». Aussi estime-t-il que le genre romanesque est historiquement masculin.

Les hommes ont été avantagés par l'Histoire. Jusqu'à tout récemment, ils assumaient l'autorité et ont aussi été, toujours dans une perspective historique, plus voyageurs que les femmes. D'où mon hypothèse que le roman relève d'abord du masculin.

Cela étant, le roman selon Pierre Samson dérangera, déstabilisera le lecteur ou ne sera pas.

Je repousse l'écriture conciliatoire, cette écriture façon Bobin ou Baricco qui repose sur de bonnes intentions et de bons sentiments. L'écrivain n'a pas à rassurer les gens, il doit au contraire procéder à une remise en question systématique des certitudes,

conclut celui qui se voit plus volontiers en Edward Hyde qu'en Henry Jekyll.

Bibliographie

Le Messie de Belém, Montréal, Les Herbes rouges, 1996.

Un garçon de compagnie, Montréal, Les Herbes rouges, 1997.

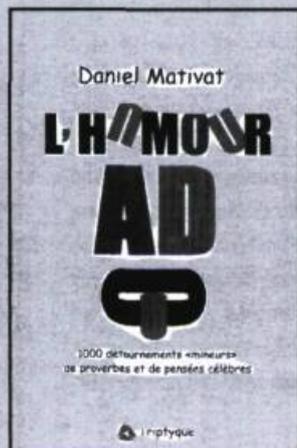
Il était une fois une ville, Montréal, Les Herbes rouges, 1999.

Alibi, Montréal, Leméac, 2001.

Triptyque

NOUVEAUTÉS AUTOMNE 2001

www.generation.net/tripty
Tél.: (514) 597-1666



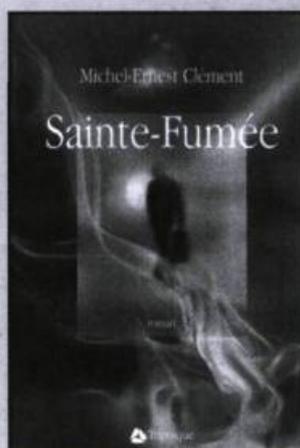
DANIEL MATIVAT
L'humour ado
essai, 110 p., 16 \$

Sur le modèle du *Dictionnaire des pensées politiquement tordues*, l'auteur et professeur a choisi de réunir sous différents thèmes des proverbes et citations célèbres détournés par l'esprit vif et cinglant de ses élèves. L'ouvrage s'ouvre sur une introduction qui propose une petite histoire du rire.



JEAN FOREST
**Dis-moi papa...
c'est quoi un père?**
essai, 210 p., 18 \$

Il est urgent de s'interroger sur la fonction paternelle. Il ne s'agit pas de répondre à la critique du rôle politique et économique des pères en Occident, ce serait prendre l'effet pour la cause. Il faut plutôt comprendre pour-quoi on en veut tant aux pères.



MICHEL-ERNEST CLÉMENT
Sainte-Fumée
roman, 370 p., 23 \$

Alors que *Phée Bonheur* nous faisait découvrir l'univers d'une ancienne institutrice devenue boulangère par passion, *Sainte-Fumée* nous plonge dans les années cinquante, moment crucial de l'évolution des mentalités et des institutions au Québec, et reconstitue à merveille cet essor de la modernité d'après-guerre.



DANIEL ST-ONGE
Le gri-gri
roman, 197 p., 22 \$

C'est maintenant en Afrique que nous conduisent ces nouvelles aventures de Michel O'toll. Un beau jour notre héros charismatique repêche des eaux du Saint-Laurent le corps d'un Africain portant à son cou un gri-gri des plus intrigants. Il ne lui en faut pas davantage pour se laisser entraîner dans une aventure qui le mènera jusqu'en Guinée.